

# George Keate et la Suisse

Autor(en): **Engel, Claire-Eliane**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Zeitschrift für schweizerische Geschichte = Revue d'histoire suisse**

Band (Jahr): **28 (1948)**

Heft 3

PDF erstellt am: **10.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-76877>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## George Keate et la Suisse

Par *Claire-Eliane Engel*

Poète secondaire, George Keate est bien oublié à l'heure actuelle en Angleterre, et plus encore sur le Continent. C'est cependant l'un de ces auteurs qui, sans avoir jamais rien créé de transcendant, ont suivi si tôt les nouvelles modes que ceci leur crée presque une originalité. Keate semble avoir eu un flair tout spécial pour ce genre d'inspiration. Il a aussi eu le talent de se faire des amis, don précieux et rare. De ce fait, si ses traces dans l'histoire littéraire ne sont pas bien profondes, elles valent pourtant la peine d'être retrouvées, car elles réservent des surprises. Une érudite américaine Katheryn Dapp lui a consacré une étude<sup>1</sup>, mais elle n'est pas complète. Je m'y réfèrerai souvent.

\*

George Keate naît en 1730 à Isleworth. Sa famille est ancienne. Sa mère est d'origine polonaise. Il fait de bonnes études à la Grammar School de Kingston-on-Thames, il y reçoit une forte culture classique puis, sans passer par une université, il entre au Inner Temple à vingt-et-un ans, pour faire son droit avec résignation. Il fait aussi des vers. Il est avocat en 1753, mais il est riche, sans soucis matériels, et il mène une vie d'amateur érudit et de mécène, entouré d'amis. En 1754, il part pour le Grand Tour, long voyage de trois ans qui lui fera visiter la France, l'Italie, l'Istrie, la Suisse et l'Allemagne. Il relate son voyage, non par écrit, mais en ravissants lavis à l'encre de Chine, qui sont conservés au British

---

<sup>1</sup> Philadelphie 1939.

Museum: *Views of several places and several pieces of antiquity, taken on a tour made in those countries in the years 1754, 55 and 56* (201 c. 4). Les dessins consacrés à la Suisse sont datés de mai et de juin 1756. Il avait quitté l'Italie à la fin de 1755: Keate a dû passer les mois d'hiver de 1756 à Genève.

Il s'est lié avec plusieurs membres de la société genevoise. L'un de ses meilleurs amis semble avoir été Charles Bonnet. A cette date le seigneur de Genthod avait trente-six ans et était déjà illustre; il y avait seize ans qu'il était membre correspondant de l'Académie des Sciences de Paris. Très sourd, il travaillait à des recherches d'histoire naturelle et avait déjà publié un *Essai de Psychologie* (1754). Il ne savait pas l'anglais, mais Keate avait fort bien appris le français. Bonnet ne lit jamais de romans — sauf *Robinson Crusoe* —, très peu de vers. Il est majestueux, persuadé de sa valeur et, en même temps, très bon et accueillant. Keate, beaucoup plus jeune que lui, mais possédant une vaste érudition, lui plaît. Leur amitié ne se refroidira jamais.

A Genève, Keate se lie avec un autre grand homme: Voltaire, qui vient de s'installer aux Délices. Le British Museum possède vingt-six lettres et trois billets de Voltaire à Keate, qui furent lègués par un descendant du poète<sup>2</sup>. Voici la prise de contact. Un certain jeudi, sans autre date, Voltaire écrit:

«I have hop'd till this moment to be able to enjoy the pleasure and the honour that Mr Keates and his friends would procure me, but I am fallen so sick that I cannot stir out. I hope they will excuse and pity my sad disappointment».

Keate insiste sans doute. Voltaire lui écrit alors, sur une carte à jouer — le 6 de pique:

«Come, English gentleman, come though I am damnably sick. Je prie le chambellan de S. A. R. Mgr le Margrave de me faire l'honneur de dîner chez moi<sup>3</sup>».

---

<sup>2</sup> J. Henderson. Mss 30.991. La plupart des lettres ont été publiées par K. Dapp, mais j'ai collationné les textes sur les originaux. Au moins d'indications contraires, les citations des lettres de Voltaire viennent de ce fond.

<sup>3</sup> Inédit.

Après la visite, sur un 3 de carreau, il annonce au jeune homme qu'il est de plus en plus malade et lui envoie ses amitiés<sup>4</sup>.

Ainsi s'engage une correspondance qui va durer des années :

« Je vous remercie de tout coeur, J'aime avoir une harangue qui ne commence point par notre certaine science et par notre puissance. Je suis malade et au régime, J'espère dans quelques jours être en état de vous voir. I wish you good health, Dear Sir».

Vers cette période, Keate envisage un voyage en Allemagne et il en parle à Voltaire, qui lui répond :

« Je prends, mon cher Monsieur, sur ma fièvre et sur mes maux pour vous remercier de votre souvenir. Vous allez de cour en cour, et je reste au coin du feu dans mon petit ermitage . . . Voilà donc votre amiral Byng jugé à mort malgré la belle lettre du maréchal de Richelieu. Vos marins ne sont pas polis. Si vous voulez voir de belles batailles, des Allemands tués par des Allemands et quelques villes saccagées, il ne tiendra qu'à vous d'avoir au printemps ces petits divertissements. Cela vous dédommagera de l'uniformité de la vie genevoise».

Puis il revient à ses plaintes habituelles :

« Dear Sir I am cruelly sick. Vous me guérissez comme les anciens médecins avec des paroles enchantées. Je vous remercie tendrement de votre prose. Si tôt que j'aurai le 3<sup>e</sup> tome de Torsi, j'aurai l'honneur de vous l'envoyer».

Voltaire possède au plus haut degré l'art d'écrire des circulaires ! Keate lui envoie la copie d'un texte qui, peut lui servir pour l'histoire de Pierre le Grand, à laquelle il travaille :

« Your Manuscript testifies that a great emperess is a whore. As to barbarian and barbarous law-giver Peter the Grat, he was much superior to Moses and Romulus and Theseus . . . We are not born in good times. I am happy to have known a man so wise and so goodnaturead as you are . . .

Les Délices. 27 Juillet».

Le voyage d'Allemagne se précise, le 14 novembre 1756, Voltaire écrit à la duchesse de Saxe-Gotha qu'« un Anglais nommé M. Keate se propose de voir en Allemagne ce qu'il y a de plus digne d'un être pensant et, par conséquent, de vous faire la cour<sup>4</sup> ».

---

<sup>4</sup> T. XXXIX.

Enfin, le 14 décembre 1756, nouvelle lettre à la duchesse: « Le jeune gentilhomme anglais nommé Keate qui aura l'honneur de remettre cette lettre à V. A. S. me fait crever de jalousie. Ce n'est pas que son mérite, qui n'inspire que des sentiments agréables, fasse naître en moi la triste passion de l'envie. Mais il a le bonheur de voir et d'entendre V. A. S<sup>5</sup> ».

On ne sait rien d'autre, jusqu'à présent sur le séjour de Keate à Genève. Son introducteur avait dû être Jean-Pierre Duval, Genevois fixé à Londres et joaillier de la cour d'Angleterre, ou encore son frère David Duval-du Roveray. Plusieurs années après le Grand Tour, en 1774, la fille du premier, Marie, épouse Abraham Joly, médecin genevois, et Keate adresse à la jeune fille une ode où il lui donne le prénom plus poétique sans doute, de Lucy. Dans ses vers, il évoque le souvenir de son séjour au bord du lac:

« Enchanting spot to me long known, endear'd  
Where prudent laws ambitious pow'r restrain,  
By wisdom rul'd as first by wisdom rear'd,  
Where virtue sways and simplest manners reign!  
As thro' these scenes by the lov'd husband's side,  
Thou stray'st, where nature's beauties scatter'd lie,  
Or mark'st th'eternal Alps in circuit wide »<sup>6</sup>.

Les Duval étaient très connus à Genève, de même qu'en Angleterre. C'est par leur entremise que Keate se trouve en relation avec un personnage voyant, le chevalier d'Eon. A l'époque où ce dernier, après une brillante carrière militaire et diplomatique, se trouve contraint, pour des raisons restées obscures, de porter des vêtements féminins et de passer pour « la chevalière d'Eon », il écrit à Londres, à David Duval: « Il me faudrait l'esprit de notre aimable M. Keate et plusieurs secrets pour répondre (à des vers qu'on lui a adressés<sup>7</sup>) ».

A Genève, Keate a dû être au courant de la retraite de Baulacre, le bibliothécaire de la ville, et de la nomination de son

---

<sup>5</sup> id. T. XXXIX.

<sup>6</sup> *Works. To Miss Duval.* 1774, 2 vol., 1781.

<sup>7</sup> 9. 11. 1778. p. p. P. E. Schazmann: *Les confidences de la chevalière d'Eon.*, *Revue de France*, 1. 1. 1938. Un paquet de lettre d'Eon à Keate a passée en vente en 1914 à Londres, d'après K. Dapp.

successeur, le Dr. Tronchin<sup>8</sup> : au cours d'une année assez calme, ce sont là deux des rares événements locaux qui ont pu retenir son attention. Car il a fréquenté la bibliothèque comme le prouvent les ouvrages qu'il publie par la suite. Au cours de l'année, malgré une situation diplomatique tendue, le comte de Marsay, répondant à une demande du Conseil<sup>9</sup> affirme que les voyageurs anglais n'auront aucune difficulté à se rendre de Genève en Suisse à travers les enclaves françaises.

Dans ces conditions, Keate part pour l'Allemagne, utilisant les lettres de Voltaire. Il rentre à Londres en 1757. Il se fixe alors dans l'Inner Temple et commence sérieusement sa carrière d'homme de lettres. Dès son retour, il avait écrit à Voltaire. Ce dernier lui répond le 26 octobre 1757, des Chênes, aux environs de Lausanne :

« Il y a un mois qu'un Ecossois dont le nom finit en ic, passa à ma porte à Lausanne et y laissa le livre où Warburton prouva si bien pour la plus grande gloire de Dieu et l'édification du prochain que Moïse ni les prophètes ne connurent jamais rien à l'immortalité de l'âme ni du paradis, ni de l'enfer jusqu'au temps des Macchabés... Vous avez pris un temps bien peu favorable pour voir l'Allemagne... Farewell dear Sir, live happy and do not forget your faithful friend ».

Il est naturellement impossible d'identifier l'Ecossois. Dans la même lettre, Voltaire annonçait, également qu'il n'avait pu rencontrer un Lord Hamilton, de passage à Lausanne.

Vers la même date commence la correspondance avec Charles Bonnet. Celle-ci aussi se poursuivra pendant des années. Le 5 août, Keate écrit au naturaliste :

« En Allemagne, j'ai vu des cours brillantes, des gens aimables polis. J'ai vu aussi des neiges, des mauvais chemins et enfin toutes les choses qui puissent (sic) ennuyer un voyageur<sup>10</sup> ».

Toutes les lettres à Bonnet sont écrites en français — un français spirituel, coloré, pas exempt de fautes mais clair.

\*

---

<sup>8</sup> Registre du Conseil, 17. 2. et 23. 8. 1756.

<sup>9</sup> Id. 13. 3. 1756.

<sup>10</sup> Correspondance de Bonnet. T. II. Mss 716 BPU Genève; inédit, comme toutes les lettres de ce fond citées ici.

Dès 1760, Keate publie *Ancient and Modern Rome*: digne entrée dans la carrière poétique d'un jeune érudit qui a voyagé et observé. Le poème est correct et ennuyeux, comme l'immense majorité de ces devoirs de style du XVIII<sup>e</sup> siècle. Le petit volume part pour les Délices, et Voltaire dicte à son secrétaire une lettre de remerciements charmante où il ne manque pas une si bonne occasion d'aborder la question Shakespeare à l'heure où en France elle devient brûlante grâce à lui:

« Je n'ai point encore vu votre compatriote qui devait m'apporter votre poème sur Rome ancienne et moderne. Soyez sûr que de tous les voyageurs, ce gentilhomme est celui que je désire le plus voir... (Genève) ne vaut ni Rome l'ancienne, ni la celle d'aujourd'hui. Il s'en faut de beaucoup qu'on soit à Genève aussi libre qu'en Angleterre: c'est un couvent assez ennuyeux dans lequel il y a des gens de beaucoup d'esprit... Je ne veux point me brouiller avec vous pour Shakespeare, et je conviens avec vous que la nature avait fait beaucoup pour lui; elle lui donna tous ses diamants mais son siècle ne permit pas, qu'ils fussent polis. Que m'importe qu'un acteur tragique ait du génie si aucune de ses pièces ne peut être représentée dans aucun pays du monde? Cimabue avait du génie mais la peinture de ses tableaux ne valut rien. Lully avait un très grand génie pour la musique, mais personne en Europe ne chante ses airs... Personne ne sent plus que moi les beaux endroits qui se trouvent par-ci, par-là dans Shakespeare, mais je vous dirai avec Pope que ce n'est pas un nez et un menton qui font un beau visage et qu'il faut un assemblage régulier. Si Addison avait pu mettre plus de chaleur dans son *Caton*, il aurait été mon homme. Vous avez encore un Thomson qui ne fait point mal les vers, mais son génie était de glace. Otway était plus chaud, mais on voit un homme qui prend Shakespeare pour son modèle et qui n'en approche point».

Le 30 juin, le poème est enfin arrivé aux Délices, et Voltaire revient sur le sujet, citant même quelques vers de Keate:

«By all the saints of Rome, you shall not be forgot. I see in your work truth clad in her solemn garments. I'd rather admire Rome in y'r verses than at the Pope's feet... A word again, the description of poor Laure burying herself in the gaol of Virgins (sic) Mary is charming».

La publication de ce poème permet à Keate d'entrer en relations avec un autre poète, Edward Young, l'auteur des *Night Thoughts* qui font passer un « frisson nouveau » dans l'esprit du XVIII<sup>e</sup> siècle. En dépit de ses vers sinistres et de sa situation ecclésiastique, Young était un homme de lettres impénitent, mondain

au point d'être amateur de publicité, et, par surcroît, un hôte charmant. *Rome* lui plaît, il écrit à Keate à ce sujet et les deux hommes se lient d'une amitié durable. Keate parlera de ces relations à Bonnet qui, le 20 janvier 1770, lui écrit :

« Nous lisons... la traduction française de votre incomparable Young. Quel peintre que ce peintre de la mort et de l'éternité!... Cet admirable poème des *Nuits* ne peut attrister que ces petites âmes qui vivent dans la nuit du monde. Que je regrette de n'avoir pas connu cet ouvrage sublime lorsque je composais la *Palingénésie!* Avec quel plaisir ne l'aurais-je pas associé à l'immortel Pope qui ne s'élève pas encore si haut que l'étonnant Young! <sup>11</sup> ».

Le 20 mars, Keate répond sur le mode enthousiaste :

« Je suis bien aise d'apprendre que vous avez lu les *Nuits* de notre excellent Dr Young. Il est mort depuis quatre ans à l'âge de quatrevingt et quelques années. J'étais fort lié avec lui dans la dernière partie de sa vie. Mon poème sur les Alpes lui était adressé. C'était un homme des moeurs les plus aimables. Il possédait un génie supérieur et sa verve poétique était aussi brillante que son style était fort <sup>12</sup> ».

Bonnet tressaille d'enthousiasme et envoie alors à Keate tout un questionnaire :

« 31 août 1770... Nous ne savez pas, mon bon ami, tout le plaisir que vous m'avez fait en m'apprenant vos liaisons et intimité avec le sublime chantre des *Nuits*... Vous jugez aisément que nous ne saurions prendre un si vif intérêt à ce bel ouvrage sans désirer passionnément de savoir de vous les principales particularités qui concernent la personne et la vie privée de l'auteur. Vous dessinez au mieux. Ne pourriez-vous m'envoyer une esquisse ou un crayon de ce chantre de l'immortalité?... Vous n'écrivez pas facilement dans notre langue; écrivez sur Young en anglais... Quels étaient le tempérament, l'humeur, le caractère du chantre des *Nuits*? Quels étaient ses inclinations ses goûts? Avait-il des passions? J'ajouterai, quels étaient ses faibles? Car où est l'homme célèbre qui en ait été parfaitement exempt?... Quels étaient les auteurs anciens et modernes dont il faisait le plus de cas et qu'il relisait le plus souvent? Avait-il fait de fortes études? Possédait-il la philosophie de Newton? et la métaphysique de Locke et de Clark? J'ai cru m'apercevoir en lisant ses *Nuits* que sa théologie n'était guère philosophique et qu'elle tenait un peu de l'orthodoxie scholastique. Je me suis même étonné de ne pas trouver dans son morceau

---

<sup>11</sup> Bonnet. T. IV. Mss 740. BPU.

<sup>12</sup> Id. T. XV. Mss 721.



sur les cieux plus de ces belles idées que l'astronomie physique lui auraient fournies... Sans doute qu'il s'était attaché par préférence à la religion et à la morale et qu'il n'avait contemplé la nature que de loin et avec les seules lunettes de son génie...

Quelles étaient les heures du jour qu'il donnait à la composition? Car je ne pense pas, quoiqu'en dise Le Tourneur, qu'il composait de nuit et dans les sépulcres. Se prêtait-il volontiers à la conversation et aux plaisirs de la société? Avait-il cette heureuse bonhomie qu'on tant à rencontrer avec le talent et le génie?

Est-il vrai que Young était presque oublié des Anglais lorsqu'il mourut? ... Pourquoi le fils de Young n'a-t-il aucune place dans les *Nuits*, tandis que les enfants de sa femme y jouent un si grand rôle. Il avait travaillé au *Spectateur*. Connaissez-vous les discours qu'il avait fournis à cet ouvrage périodique et pouvez-vous me les indiquer<sup>13</sup>?

Keate répond le 16 septembre 1771, résumant la vie de Young, qui avait voulu entrer au parlement, avait été battu aux élections et, à quarante ans, était entré dans l'église. Il avait été aumônier du roi et avait épousé Lady Lee:

«La mauvaise santé de sa fille que Young aimait tendrement l'obligea de l'accompagner à Nice en Provence où elle mourut. Elle est la Narcissa dont il parle dans les *Nuits* et j'ai entendu dire que son frère était Lorenzo. ... Je l'ai seulement connu vieillard... Il lui plût de m'être beaucoup attaché, à un jeune homme comme j'étais alors à lui (sic); un pareil accueil ne pouvait être que très flatteur... Les gens qui l'ont connu seulement dans les *Nuits* l'ont envisagé comme un homme très sombre, rateux (sic) et comme un homme dégoûté du monde. Il était tout à fait autrement. Sa conversation était toujours très censée et brillante, et dans sa manière il avait une attention et un politesse qu'on ne trouve que rarement dans des vieillards... Sa mémoire était rétentive (sic) et ayant passé sa jeunesse avec Addison, Pope, Swift, Congreve, Steele, Vanbrugh et toutes (sic) les autres génies qui distinguèrent le commencement de ce siècle en Angleterre, ses anecdotes et ses historiettes étaient amusantes et instructives... Il était je crois, un chrétien zélé et un admirable ministre de paroisse...

Il orna son église de plusieurs sentences tirées de l'Écriture Sainte. Il donna l'argenterie pour la communion et la décoration de l'autel était du velours cramoisi travaillé à l'aiguille en or et en argent par les mains de mylady sa femme... Il s'amusa beaucoup dans son jardin. Tous les arbres avaient été plantés par lui-même. Il y construisit plusieurs alcoves qu'il appelait les attrapaires (sic) pour le soleil dans lesquelles il avait coutume de s'asseoir. Dans certaines parties de son jardin, il avait mis des

---

<sup>13</sup> Id. T. IV. Mss 710.

inscriptions latines... Il aimait entendre le tonnerre, voir des orages et les mouvements de la nature<sup>14</sup>».

A sa mort, il avait envoyé sa bénédiction à son fils, mais refusé de le voir. Certains détails de cette vie, qui répondent bien mal à l'image romantique que le poète trace de lui-même dans ses œuvres, déplaisent à Bonnet:

« Je reviens au chantre de l'éternité. Vous me peignez à merveille son caractère moral... Je vous avoue, mon très cher ami, que je voudrais pouvoir effacer de la vie de Young cette facheuse anecdote de la visite du fils au père mourant! Quoi! un philosophe élevé à l'école du Sauveur du monde, un disciple de Celui qui, pardonnait toujours... Au reste, si Young avait moins hanté les grands, il les eut moins bien peints... Je serais curieux de savoir ce que Young racontait de Swift, d'Addison, de Pope. Celui-ci avait bien des rapports par son génie avec le chantre des nuits. Je crois néanmoins que sa philosophie était plus forte que celle de Young<sup>15</sup>».

Si Keate a répondu à ce nouveau questionnaire, sa lettre s'est perdue. Dans la correspondance de Bonnet, on ne trouve plus rien de lui jusqu'en 1779. Il est curieux de voir l'intérêt suscité par Young chez des auteurs aussi peu lyriques que Bonnet et Keate.

Par contre, ce dernier s'intéresse par moments à la littérature suisse. Le 20 mai 1762, il écrit à Bonnet: « Je viens de lire un poème intitulé *La Mort d'Abel*, écrit par M. Gessner de Zurich. J'en ai été extrêmement content et il a bien des lecteurs. La nouveauté du sujet, les sentiments nobles et vertueux, la simplicité et la poésie qu'on y trouve le rendement digne de l'admiration. Dites-moi si vous connaissez ce Monsieur-là<sup>16</sup> ». La traduction française du poème n'a pas encore paru; il est possible que Keate sache un peu d'allemand. Toutefois, la traduction anglaise de Collyer toute récente lui était naturellement accessible.

\*

En mars 1761, George Keate publie chez Dodsley, à Londres *A short account of the Republic of Geneva*, petit volume dédié à Voltaire: « I can inform you of nothing with which you are not

---

<sup>14</sup> Id. T. VII. Mss 721.

<sup>15</sup> Id. Mss 710.

<sup>16</sup> Id. T. IV. Mss 740.

already conversant » dit-il en débutant. L'auteur explique qu'il s'est documenté au cours de son long séjour à Genève. Le livre est bien renseigné et très élogieux pour la vieille république: « There is no government in the world which can challenge greater respect than that of Geneva. It is a place which for many years has been much resorted to by such of our young countrymen whose fortunes indulge them in that part of education which we call travelling ». Le cadre de la ville et du lac l'ont frappé: « The hand of Nature has also cooperated and marked the scene she has spread around it as one of her happiest labours . . . The Savoy side is more woody and makes a pleasing contrast; for the high precipices and vast mountains that bound the sight all round and rise behind one another in so many wild and fantastic forms, some totally bleak and barren, other verdant, other covered with perpetual snow . . . fill the mind with an agreeable astonishment and produce some of the most noble and stupendous scenes that can be imagined ». Le climat de Genève est désagréable. Après ces généralités, Keate donne un bon résumé de l'histoire de la ville, de son administration civile, religieuse, universitaire, militaire, de son commerce et il termine en décrivant la ville elle-même et ses principaux monuments. Bien entendu, il envoie le volume à Voltaire. Le 4 mai 1761, ce dernier le remercie, depuis Ferney:

« Votre livre m'a paru excellent dans son genre, sage, vrai et écrit précisément dans le style dont il le fallait écrire . . . J'ai écrit sur le champ au Conseil de Genève pour le féliciter de la gloire qu'a la République d'avoir été si bien célébrée par vous et si bien encouragée à mériter ce que vous dites d'elle.

Je n'ai point renoncé à mes petits Délices . . . Mes jardins ne sont point à la française. Je les ai fait les plus irréguliers et les plus champêtres que j'ai pu. J'ose les croire tout-à-fait à l'anglaise, car j'aime la liberté et je hais la symétrie. Je suis la leçon du Dr. Thull ».

Il s'agit dans la dernière phrase de Jethro Thull l'agronome anglais qui était en train de réformer l'agriculture. Le 16 mars 1761. Keate écrit à Bonnet qu'il « vient de donner au public une idée de votre gouvernement et de vos lois. J'en ai envoyé un exemplaire à la bibliothèque<sup>17</sup> ». La bibliothèque le remercie et, le

<sup>17</sup> Id. Mss 717. T. III.

17 septembre, Keate ajoute: « Pendant mon séjour à Genève, j'ai tâché de me bien informer du gouvernement de votre république... MM. de la bibliothèque m'ont déclaré par votre moyen<sup>18</sup> qu'ils me regarderont comme un homme qui a acquis des droits à la reconnaissance des bons patriotes, qu'ils m'ont donné dans leur cœur des lettres de bourgeoisie<sup>19</sup> ».

Malheureusement, pour des raisons inconnues, l'affaire se complique. Voltaire, enthousiasmé par le petit volume, annonce qu'il l'a fait traduire et qu'il veut le faire publier en français à Genève. Il semble qu'une autorisation du Conseil lui soit refusée. Toutefois, aucune trace d'une décision de ce genre, dans un sens comme dans l'autre, ne figure dans les registres du Conseil: Voltaire aurait-il dramatisé la situation? Toujours est-il qu'il jette feu et flammes:

« Ferney, 22 juin 1761.

... Vous avez travaillé pour des ingrats. Les Genevois que vous avez tant loués trouvent apparemment qu'ils ne le sont pas assez; ils n'ont pas voulu permettre qu'on imprimât une traduction que j'avais faite de votre trop beau livre. Réservez vos louanges à votre nation: elle les mérite. Elle devient la première nation du monde... Aimez Corneille, je me reconcilierai avec Shakespeare ».

Il revient sur ce point le 10 février 1762:

« J'ai toujours été indigné contre ceux qui n'ont pas souffert l'honneur que vous leur avez fait et qu'ils ne méritaient pas. Un jour, un grand seigneur, passant par un village avec d'excellent vin de Tokay, en donna à boire à des paysans qui le trouvèrent amer et qui crurent qu'on se moquait d'eux... Votre Shakespeare est bien heureux. Il pouvait faire des tragédies demi-prose et demi-vers et quels vers encore! Ils ne sont certainement pas élégants et châtiés comme ceux de Pope et comme le Caton d'Addison... ».

Quelques semaines plus tôt, Keate, résigné à son échec, avait écrit à Charles Bonnet:

« A l'égard de mon livre sur votre gouvernement, il ne servira à rien de vous en parler davantage, dès qu'on a défendu la traduction de M. de Voltaire à cause de certains défauts qu'on refuse de me communiquer... »

---

<sup>18</sup> Bonnet en était administrateur.

<sup>19</sup> T. III. Mss 717.

Je croyais jusqu'à présent que c'était dans la République de Genève que l'erreur fut corrigée et que ceux qui s'étaient égarés furent ramenés à la vérité <sup>20</sup>».

L'allusion à la Réforme est belle. On ne voit pas bien ce qui s'est passé. Rien du tout, peut-être. Voltaire a très bien pu attribuer au Conseil le rejet d'une traduction qu'il n'avait pas faite. Pour finir, une traduction française paraît en 1774.

De toutes les façons, le petit volume de Keate fraie une voie neuve. Les ouvrages de Gilbert Burnet, d'Abraham Stanyan avaient vieilli; le plus récent avait quarante ans. Le travail de Keate était une utile mise au point, et l'on ne comprend pas l'ostracisme qui l'a frappé. Peut-être, en admettant que Voltaire n'ait pas rusé avec tout le monde, faut-il admettre que le propriétaire de Ferney n'était pas un bon parrain pour un ouvrage historique. En 1759, les histoires du théâtre de Carouge avaient exaspéré le Conseil et celui-ci cherchait peut-être la première occasion venue de se venger.

\*

Après ce volume en prose, Keate passe aux vers. En 1761, il publie le premier chant, qui restera unique, de *The Helvetiad*. Invocation à la liberté, aux muses, au Temps, à la justice éternelle; les conjurés du Rütli discourent en longues tirades balancées, s'adressent à la Nature, à la vertu, à la postérité; le Tonnerre gronde; on parle beaucoup de Brutus, de la mort de César et des Thermopyles. C'est glacial et l'on s'étonne que, à la fin du chant, le coq du village ait encore le courage de lancer ses coups de clairon. Keate, lassé par cet effort, ne poursuit pas. Dans sa préface, il explique que Voltaire a vu le poème et lui a conseillé de s'attacher à des sujets « qui retiendraient mieux l'attention du public ». Les Suisses ne pourront pas le lire — du fait de la langue — et le reste du monde ne se soucie guère de l'histoire. Ah! qu'en termes galants... Keate ne continue donc pas, mais il n'oublie pas non plus le chant dans ses tiroirs. Et, comme le sujet intéresse Bonnet, c'est avec lui que Keate discute l'œuvre. Comment l'intituler? « Helvetia »? « The Battle of Morgarten »?

---

<sup>20</sup> Id.

« Je suis bien flatté que le plan de ma (sic) poème a trouvé votre approbation, votre louange (comme je suis persuadé que vous parlez sincèrement) m'assure du succès. Je suis déterminé de conserver les noms. Beaumont, notre aimable Beaumont m'écrit dernièrement que le titre d'*Helvetia* vaut mieux que celui que j'avais destiné, c'est-à-dire *Helvetia* ou la bataille de Morgarten <sup>21</sup> ».

1763: nouveau poème, *The Alps*, dédié à Young. C'est le premier poème de cette ligne en anglais, mais *Die Alpen* de Haller a paru en 1732 et Tschanner l'a traduit en français en 1750. En 1762, La Harpe a publié son *Philosophe des Alpes*, ode courte, mais déjà inspirée des vers du patricien bernois. *La Nouvelle Héloïse* est de 1761, mais le succès des pages alpines ne viendra que plus tard. Dans cette voie encore, Keate fait donc œuvre de pionnier. Il a déjà parlé de son tour de Suisse dans quelques poèmes: *The Adieu to a Lady at Geneva on her setting out to return to England* et *Verses on visiting a small chapel on the Lake of Lucerne erected to the memory of the famous William Tell*. Le premier est sans couleur locale, sauf une brève allusion à « This sweet lake, these mountains ». Le second loue Tell en termes empruntés à l'histoire romaine. Il n'y a rien là de très original. « Le sujet de ce poème est toute la chaîne de montagnes connues sous le terme général d'Alpes, qui s'étend d'Italie en Allemagne et de France au Tyrol, quelque soient les termes particuliers sous lesquels on les désigne » annonce Keate dans sa préface. Le XVIII<sup>e</sup> siècle est l'âge des poèmes épiques morts-nés. Keate, qui connaît toutes les recettes du métier, commence par invoquer l'Imagination, parle de la vallée de Tempé, de Baïes, de Shakespeare, puis aborde enfin son sujet en empruntant ses premiers vers à Pope:

« In this wild scence of Nature's true sublime,  
What prospects rise! Rock above rock appear <sup>22</sup> ».

Il passe aux thèmes inévitables: les mines, les cristaux, les fleurs, les eaux thermales. Ici, c'est Haller qui l'inspire. Toujours comme dans *Die Alpen*, il entamme le catalogue des cours d'eaux, « le double Rhin, le Rhône tumultueux, qui mêle ses flots au Léman,

<sup>21</sup> Id. T. II. Mss 716.

<sup>22</sup> Cf. *Essay on Criticism*: Hills peep o'er hills and Alp on Alp arise.

l'Arve dont le fracas retentit au loin », etc. Puis vient l'éloge des montagnes elles-mêmes : les Alpes sont le domaine de la paix et de la liberté. Et Keate évoque les gloires de l'histoire suisse, pour ne pas perdre tout le fruit de son *Helvetiad* condamnée. Puis il passe aux paysages, décrit un coucher de soleil, « the snow-mantled tops of yonder mountains with a yellow hue ». Et il en arrive à l'avalanche, dont il fait un tableau fulgurant. Il y ajoute un épisode sentimental et bizarre qui semble une transposition de la légende de l'ermitage de Longeborgne<sup>23</sup>. Après quelques vers sur les hospices de montagne, le poème se termine sur un passage d'une véritable grandeur : « Lorsque fléchira votre force, à vous montagnes dressés en même temps que le monde, dites, qui pourra échapper au destin général ? Dans toutes ses œuvres, l'Univers lui-même sentira venir la dissolution et aspirera vers elle. Le chaos de nouveau règnera triomphant ; il embellira votre chute et, auteur de vos grandes ruines, versera sur vous la nuit secourable ».

Dans son ensemble, l'œuvre n'est pas sans valeur. Keate a évité les poncifs sur les mœurs pastorales, les lutteurs, les nobles vieillards et les vertus alpestres que Haller avait transmis à Rousseau. Il n'a pas de génie, mais il a parfois du talent.

Le volume part pour Genève, et les correspondants de Keate réagissent avec empressement. Voltaire lui écrit le 26 juillet 1763 :

« J'aime bien mieux mes montages depuis que vous les avez embellies. Vous rendez l'horreur agréable. Il semble que l'âme de Milton soit passée dans votre corps. Mes cheveux sont actuellement de la couleur des neiges que vous avez si bien peintes, mais la lecture de vos ouvrages chauffe les glaces ».

Et de nouveau l'année suivante, le 14 novembre, après qu'un voyageur anglais de passage lui a lu le poème — ce qui laisse supposer qu'il avait envoyé ses premières félicitations de confiance —, il écrit :

« Il n'est pas juste qu'étant si éloigné d'égaliser Milton, je sois absolument aveugle comme lui. Je ne le suis que quand les neiges couvrent les Alpes et le Mont Jura que vous avez si bien chantés... Il importe

---

<sup>23</sup> Cf. mon livre *La Suisse et ses Amis*. Les transpositions d'une légende valaisanne.

peu qu'on soit mangé après sa mort par les vers du pays de Genève ou par les vers du pays de Gex».

Le 30 mai 1763, Keate envoie *The Alps* à Bonnet<sup>24</sup>. Mais ce dernier ne sait pas l'anglais, n'a pas de lecteur sous la main et il ne s'intéresse guère aux vers, par surcroît. Il n'aborde donc guère ce sujet dans ses lettres. Voltaire, par contre, réagira à chaque nouveau poème que Keate lui fera parvenir. En même temps que *The Alps*, il a publié *The epistle from Lady Jane Gray to Lord Guilford Dudley*. L'œuvre a une grâce certaine mais froide. Faut-il retrouver dans ces vers un souvenir des annales de sa famille? Keate descendait par son père de Catherine Seymour, l'une des malheureuses sœurs de la Reine de Neuf Jours. En tout cas, la figure tragique de Lady Jane Gray reparait périodiquement dans la littérature anglaise, à toute les époques, depuis la tragédie de Rowe jusqu'à celle de Tennyson. Voltaire remercie en ces termes:

Les Délices, 8 juillet:

«Had Lady Gray writ in her days in the manner she writes after her death, all England would have raised (sic) in her favour against that pious murderess Queen Mary. I hope you will be secretary to all English queens. The shall become with the help of your pen the darlings of the nation».

Bonnet a aussi reçu l'épître, sa lettre d'accusé de réception ne s'est pas conservée.

En 1764, Keate publie *Metley Abbey*: le gothique est à l'aube de son triomphe. Walpole vient de donner au public *The Castle of Otranto* et, il y a déjà huit ans que Home a fait jouer *Douglas*. Voltaire n'a pas le goût du Moyen-Age, mais il écrit cependant: le 22 juin 1764:

«Tout ce que vous faites est plein d'imagination et de grâce. On ne peut tirer un meilleur parti d'une vieille abbaye et vous faites bien de vous adresser aux belles plutôt qu'aux moines».

Bonnet, cette fois, trouve un traducteur; sur la foi de celui-ci, il voit dans le poème «une muse facile et agréable<sup>25</sup>».

Quatre ans plus tard, Keate revient sur le thème de son séjour en Suisse: *Ferney*:

---

<sup>24</sup> T. III. Mss 717.

<sup>25</sup> T. IV. Mss 740. 20. 1. 1770.



Here join'd in Nature's beauteous landscape, see  
The endless charms of wild variety,  
The harvests wave, the purple vineyard glow,  
Or trackless mountains have their load of snow.

Du paysage, il passa rapidement à Voltaire lui-même, rappelant ses œuvres marquantes, *la Henriade*, et les tragédies: il ignore ou veut ignorer les contes, les traités satiriques et même les *Lettres Philosophiques*, qui devraient pourtant le frapper. Comme il est loyal, il se refuse à passer sous silence Shakespeare, qu'il a invoqué dans presque chacun de ses poèmes, Shakespeare dont il a retrouvé la trave précise dans *Zaïre*, *Sémiramis*, *Mahomet*:

«Revere his genius-to the dead be just  
And spare the laurel that o'ershade the dust».

Envoyé à Ferney, le volume se perd et Voltaire, attendant un nouvel exemplaire, écrit le 16 avril 1768:

«Horace a été obligé de chanter lui-même sa terre de Sabine: je serai plus heureux que lui».

Le volume arrive enfin:

«17 mai 1768:

Je sais encore assez d'anglais pour sentir tous les charmes de votre ouvrage. Vous ne pouviez mieux me consoler de votre absence. Il me semble que vos vers sont assez dans le goût de Thomson, mais je vous trouve fort supérieur à lui par l'aménité que vous répandez sur tout ce que vous écrivez. Moins je fais de vers français, plus j'aime vos vers anglais. Croyez que je suis aussi très sensible à certaines beautés naturelles et fortes de Shakespeare. Si ses tragédies ne sont de notre goût, il y a des détails qui me charment...».

Cette déclaration étonne à une période où, justement, Voltaire est en train de pousser de grands cris contre le «sauvage ivre» dans *l'Homme aux Quarante Ecus* ou le *Dictionnaire Philosophique*.

L'actrice Mrs. Cibber meurt; Keate lui consacre une élégie très gothique et l'envoie à Voltaire sans doute parce qu'elle a joué *Zaïre* et *Méropé* dans les adaptations de Aaron Hill. Voltaire avait honni ces démarcations, pour lesquelles Hill ne lui avait demandé aucune autorisation, mais son amitié pour Keate lui fait oublier de se fâcher:

« 23 juin 1766. Je n'ai reçu, Monsieur, que depuis deux jours vos beaux vers sur la mort de Mrs Cibber. Il m'ont fait tant de plaisir que si j'étais mort, je vous prierais d'en faire autant sur moi ».

En 1779, George Keate publie *Sketches from Nature*, petit roman sentimental décousu avec application, car il veut imiter *The Sentimental Journey* de Sterne. Voltaire vient de mourir, mais, cette fois, Bonnet réclame le livre :

« M. Duval m'a parlé de l'oeuvre que vous venez de publier et dont vous oubliez bien de me gratifier. Par sa petite notice, je juge qu'il est dans le goût des romans de l'ingénieux Sterne. On m'a lu son *Voyage Sentimental* qui m'a plu <sup>26</sup> ».

Note importante pour l'amour-propre de Keate, car il avait dû estimer que Bonnet était bien trop sérieux pour lire des romans.

\*

La correspondance de Keate avec ses amis genevois a des sujets multiples. A maintes reprises, Voltaire lui demande des renseignements sur les dernières publications anglaises :

« 6 avril 1760. J'ai fait venir d'Angleterre les oeuvres de Middleton. J'aime cet homme-là passionnément. Je trouve aussi Warburton bien savant, mais je n'ai que ses deux premiers tomes de la législation de Moïse... ».

« 10 février 1762. Apparemment que cet évêque (Warburton) a pris le fils de Spinoza pour son chapelain ».

« 19 avril 1768. Un jeune anglais, Monsieur, qui paraît avoir beaucoup d'esprit, vient de me parler avec tant d'éloges du discours d'un Dissenter nommé Bourn qu'il m'a donné une très grande envie de le mettre dans ma bibliothèque ».

En juillet 1759, Keate écrit à Bonnet : « Comment trouve-t-on *Candide*? Tout le monde le lit ici. Avant de connaître le pays d'El-dorado, j'ai toujours cru que votre Genève était le meilleur endroit du monde <sup>27</sup> ». Et quelques mois plus tard, il interroge son correspondant sur les oeuvres de Frédéric II :

« J'ai lu l'oeuvre du Philosophe de Sans-Souci. L'auteur a bien intitulé son livre. Il montre véritablement une philosophie sans soucis. On

---

<sup>26</sup> T. VI. Mss 142.

<sup>27</sup> T. II. Mss 716.

y trouve des choses qui font frémir les honnêtes gens. Il n'y a pas eu plus grand malheur que d'avoir trop d'esprit<sup>28</sup>».

Réponse fulgurante de Bonnet, qui déteste autant Voltaire que Frédéric II:

Il faut être bien intéressé à craindre une autre vie pour parvenir si cela se peut, à se convaincre de l'annéantissement, et certainement il n'est pas d'état plus déplorable. Un auteur vient de traiter ouvertement cette horrible doctrine et cet auteur est un roi qui est aujourd'hui à la tête du parti protestant en Allemagne. Un amour-propre désordonné l'a porté à publier un livre que la simple politique devait condamner à demeurer éternellement dans les ténèbres du cabinet<sup>29</sup>».

Le 5 juin, 1764. Keate demande encore à Bonnet un renseignement sur un livre de Voltaire:

« Je viens de lire l'essai de M. de Voltaire sur la *Tolérance*. Ce livre comment a-t-il été goûté à Genève? Dans un temps où l'on parle très sérieusement en France de renouveler l'Edit de Nantes, un ouvrage de ce genre pourrait avoir de grandes suites<sup>30</sup>».

La réponse de Bonnet est nette:

« Il s'en faut bien que la *Tolérance* de Voltaire ait été goûtée ici. Comment aurait-elle pu l'être? Il y a prodigué l'ironie et les sarcasmes contre Moïse et la religion en général... C'est la parodie informe d'un jeune vieillard chez qui le *sentiment* de la religion n'a jamais conduit la plume. Il est impossible à cet homme de rien faire qui soit vraiment philosophique et qui le soit d'un bout à l'autre<sup>31</sup>».

Sur un autre point, Bonnet et Keate sont en complète communion d'idées: leur hostilité à l'égard de Rousseau. Le 15 octobre 1762, après l'affaire de l'*Emile*, Keate écrit:

« Je suis fâché que notre sainte cité ait donné naissance à un cerveau brûlé comme Rousseau. Nous vivions dans un siècle quand (sic) les hommes osent avouer des sentiments les plus impies et les plus rebelles contre la religion. C'est malheureux d'être né avec un génie supérieur car il y a très peu d'hommes qui savent le conduire raisonnablement<sup>32</sup>».

---

<sup>28</sup> T. III. Mss 717.

<sup>29</sup> T. I. Mss 727.

<sup>30</sup> T. V. Mss 719.

<sup>31</sup> T. II. Mss 738.

<sup>32</sup> T. III. Mss 717.

Comme Bonnet hait Rousseau, il a dû être charmé.

Autre sujet de correspondance: la politique genevoise. Sur ce thème, Keate est poli et compatissant, Bonnet tragique et Voltaire excédé. Il n'y a rien là d'exceptionnel.

\*

Mais l'un des traits frappants des relations entre Keate et ses correspondants est l'intimité du ton de certaines lettres. Les érudits du XVIII<sup>e</sup> siècle écrivent beaucoup, car les journaux littéraires ou scientifiques ne sont ni très réguliers, ni très riches, et il faut suppléer à leurs lacunes. Leurs amis dans les pays étrangers, les renseignent avec plus d'exactitudes par leurs lettres. Mais celles-ci, précieuses pour l'historien, n'ont pas toujours une valeur humaine. Par contre, il semble que George Keate ait su trouver l'art de rester un ami, pas seulement un journal. Sur le papier, Voltaire a l'émotion facile et stéréotypée. Encore faut-il noter qu'il envoie souvent à Keate des lettres qui ne sont que de rapides messages d'amitié:

«Le vieux solitaire malade fait bien ses compliments à M. Keate (23. 1. 1768)».

«Je suis dans mon lit depuis trois mois... C'est ma dernière volonté de vous aimer et de vous lire (8. 1. 1768)».

Et Keate reçoit trois des ravissantes silhouettes découpées de Huber, représentant Voltaire, debout sur deux d'entre elles et assis sur la troisième. Elles sont conservées au British Museum. Une réelle affection a dû lier les deux hommes; sinon, une pareille correspondance à travers vingt années de séparation serait incompréhensible.

Il en est de même avec Charles Bonnet. Son style est plus pompeux, bien que la différence d'âge soit moins grande, mais, avec lui, Keate est plus expansif, il lui donne beaucoup plus de détails personnels. A son retour du Grand Tour, il lui avait envoyé un longue épître dont des fragments sont cités plus haut. De Londres, il lui raconte un voyage qu'il vient de faire dans le Pays des Lacs. Il lui parle de leurs amis communs. L'un d'eux est un

certain Gualtier qui, quelques années plus tard, part pour Berlin: « Il a plus d'esprit et moins de corps que jamais, mais j'espère que notre bière forte et notre bœuf l'engraisseront<sup>33</sup> ». Je n'ai pu réussir à l'identifier. Keate parle également à Bonnet d'un Beaumont, qui lui a transmis un message du naturaliste à propos d'un détail de l'*Helvetiad*. Il doit s'agir d'un Jacob de Beaumont, qui sera plus tard major de la milice. Puis Keate annonce à Bonnet la mort de son frère et il le tient au courant des événements politiques anglais:

« Je vous écrirai toutes les nouvelles que je sais, mais je le ferai avec plus de plaisir quand la pauvre Angleterre a gagné quelque avantage... Que les hommes cherchent avidement le beau nom de gloire sans savoir ce qu'est la vertu! Pourquoi vous autres messieurs qui demeurez parmi les neiges et les glaces, mais séparés par les montagnes des crimes, des vices et de la luxe (sic) ces fléaux qui ont dévasté tant de pays, pourquoi, dis-je, ne vous répandez-vous pas par le monde pour enseigner au genre humain le véritable moyen d'être heureux<sup>34</sup> ».

« Les Hollandais se fâchent horriblement contre nous à cause des coups que nous les (sic) avons donnés et dont ils sentent la piqure malgré leurs grosse culottes<sup>35</sup> ».

On est au milieu des opérations de la Guerre de Sept Ans. La paix est signée en 1763.

Keate s'est marié. Il voyage en Angleterre et mène une vie « retirée et heureuse », comme il l'écrit au naturaliste<sup>36</sup>. Il voit toujours les Duval, contemple la nature et demande à Bonnet de lui envoyer des escargots de Genève:

« Les tristes événements de ce pays... Les royaumes comme les particuliers ont leurs revers et nous les sentons aujourd'hui bien fortement en Angleterre<sup>37</sup> ».

La guerre d'Amérique a éclaté.

« Dieu seul sait ce que sera le sort de l'Angleterre en guerre avec tout le monde, sans aucun allié, en guerre avec ses propres enfants, dépouillée de beaucoup de ses ressources et son commerce moins étendu et

<sup>33</sup> 5. 8. 1758. T. II. Mss 716.

<sup>34</sup> T. II. Mss 716.

<sup>35</sup> T. I. Mss 715.

<sup>36</sup> T. XII. Mss 726.

<sup>37</sup> Id.

nonobstant tous ces désavantages, si nous étions unis, je doute si ce pays (sic) ne pourrait soutenir ces grands maux et enfin triompher<sup>38</sup>»,

Le roi a donné un nouveau local à la Royal Society, dont Keate et Bonnet sont tous les deux *fellows*. Le nouveau président est « admirable » : c'est Sir Joseph Banks, le compagnon de voyage de Cook, qui avait connu Saussure à Londres en 1768<sup>39</sup>. Bonnet, très intéressé, répond le 5 décembre 1781 :

« Ne vous mettez jamais en peine de votre français : vous serez toujours clair lors même que vous ne serez pas aussi correct qu'un membre de l'Académie Française, . . . Une retraite au bord de la mer qui baigne vos belles côtes est bien faite pour un ami de la nature. Vous avez reçu d'elle-même un sixième sens pour en savourer toutes les beautés. Je n'ai point encore reçu de M. Duval l'édition complète de vos oeuvres que vous voulez bien m'annoncer<sup>40</sup> ».

Le déménagement de la Royal Society lui semble une heureuse mesure. Les œuvres de Keate, en deux volumes, lui parviennent au début de 1783, et il en remercie l'auteur, en ajoutant quelques réflexions sur la Guerre d'Amérique. En octobre 1783, Keate, à son tour, remercie son ami de l'envoi d'un nouvel ouvrage : l'œuvre de Ch. Bonnet « éclaircit le monde ». Et il lui expose la situation.

La correspondance entre les deux amis se ralentit. Bonnet est devenu presque aveugle et ce grand épistolier doit peu à peu ralentir son débit, si l'on peut dire. Keate, de son côté, continue à pressentir les modes littéraires. En 1788, il édite *An Account of the Pelew Islands* de Wilson : un journal de bord écrit par un marin qui avait du talent. L'opinion se passionne depuis longtemps pour les récits de voyages au long cours et les Bons Sauvages. L'épisode de la révolte de l'équipage de la *Bounty* retient également l'attention de cet insatiable curieux qu'est George Keate. Il envoie ses *Pelew Islands* à Bonnet, lui expliquant le sens de l'ouvrage. L'île a été découverte par le capitaine Cook ; les indigènes y sont « vertueux sans religion et parfaitement modestes sans culottes<sup>41</sup> ».

---

<sup>38</sup> Id.

<sup>39</sup> Id.

<sup>40</sup> Keate s'est fixé à Margate. T. VII. Mss 743.

<sup>41</sup> T. XVII. Mss 731.

Keate a renoncé aux grands poèmes et ne compose plus que de petits vers de circonstance. Il a réuni en album ses dessins du Grand Tour. Il a même exposé des toiles à la Royal Academy. Il est devenu l'ami du Dr. Johnson, de Fanny Burney, de Hannah Moore, d'Angelica Kauffmann, de Garrick, du Dr. Maty. Brillant amateur, il doit sans doute à une culture plus vaste que profonde de n'avoir pas joué de rôle plus important dans les lettres. Il meurt en 1797.

Est-il totalement négligeable dans l'histoire littéraire? Certes non. L'homme qui est resté vingt ans en relation avec Voltaire et Charles Bonnet — deux esprits diamétralement opposés — ne peut être insignifiant. Il était un intermédiaire plein de tact et d'intelligence, ce qui n'est pas extrêmement fréquent. Et, derrière les hyperboles indispensables en cet âge de courtoisie suprême, on le sent bon juge des hommes et des événements.